

Alice Zeniter
Comme un empire
dans un empire



Comme un empire dans un empire

Alice
Zeniter

Il s'appelle Antoine. Elle se fait appeler L. Il est assistant parlementaire, elle est hackeuse. Ils ont tous les deux choisi de consacrer leur vie à un engagement politique, officiellement ou clandestinement.

Le roman commence à l'hiver 2019. Antoine ne sait que faire de la défiance et même de la haine qu'il constate à l'égard des politiciens de métier et qui commence à déteindre sur lui. Dans ce climat tendu, il s'échappe en rêvant d'écrire un roman sur la guerre d'Espagne. L vient d'assister à l'arrestation de son compagnon, accusé d'avoir piraté une société de surveillance, et elle se sait observée, peut-être même menacée. Antoine et L vont se rencontrer autour d'une question : comment continuer le combat quand l'ennemi semble trop grand pour être défait ?

Dans ce grand roman de l'engagement, Alice Zeniter met en scène une génération face à un monde violent et essoufflé, une génération qui cherche, avec de modestes moyens mais une contagieuse obstination, à en redessiner les contours. L'auteure s'empare audacieusement de nos existences ultracontemporaines qu'elle transfigure en autant de romans sur ce que signifie, aujourd'hui, faire de la politique.

Alice Zeniter est née en 1986. Elle a publié cinq romans, parmi lesquels Sombre dimanche (Albin Michel, 2013, prix du Livre Inter), Juste avant l'oubli (Flammarion, 2015, prix Renaudot des lycéens) et L'Art de perdre (Flammarion, 2017, prix littéraire du Monde et prix Goncourt des lycéens). Elle est par ailleurs dramaturge et metteuse en scène.

Flammarion

Comme un empire dans un empire

DE LA MÊME AUTEURE

Jusque dans nos bras, Albin Michel, 2010 ; Le Livre de poche, 2011.

Sombre Dimanche, Albin Michel, 2013 (prix du Livre Inter, prix des Lecteurs de *L'Express*, prix de la Closerie des Lilas) ; Le Livre de poche, 2015.

Juste avant l'oubli, Flammarion, 2015 (prix Renaudot des lycéens) ; J'ai lu, 2016.

De qui aurais-je crainte ? (photographies de Raphaël Neal), Le Bec en l'air, 2015.

Un ours, of course : un conte musical (illustrations de Julie Colombet), Actes Sud junior, 2015.

L'Art de perdre (prix littéraire du *Monde*, prix Goncourt des lycéens), Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2019.

Alice Zeniter

Comme un empire
dans un empire

roman

Flammarion

p. 200-202 : Extraits de « Prohibition » de Brigitte Fontaine,
paroles d'Areski Belkacem et Brigitte Fontaine

© 2009 Universal Music Publishing France / Allo Music Editions.

Avec l'aimable autorisation d'Universal Publishing France et Allo Music Editions.

© Flammarion, 2020.

ISBN : 978-2-0815-1591-8

INTRODUCTION
Survols biographiques

« Il n'est pas un moi. Il n'est pas dix moi. Il n'est pas de moi. MOI n'est qu'une position d'équilibre. (Une entre mille autres continuellement possibles et toujours prêtes.) Une moyenne de "moi", un mouvement de foule. »

HENRI MICHAUX, « Postface », *Plume*

« On a dit beaucoup de choses de moi mais jamais que j'étais banal, le Ciel m'en préserve ! » avait un jour lancé le député pour qui travaillait Antoine. La théâtralité avec laquelle il avait feint l'inquiétude en portant sa main sur le cœur (sur la chemise à rayures fines sous laquelle, derrière les possibles poils grisonnants, la peau, la mince épaisseur de graisse, de chair, et la cage des côtes, se trouvait le cœur) n'était pas parvenue à dissimuler la sincérité de sa prière. La phrase, jetée en l'air pour le plaisir de la conversation et de l'autocongratulation, avait atteint Antoine de plein fouet – il l'avait vue comme une de ces balles tirées dans les films d'action hollywoodiens et qui, pénétrant dans l'épaule du héros, réussissent à le faire pivoter à 180° en défiant toutes les lois de la physique.

Antoine avait peur qu'on l'ait déjà qualifié de « banal ». L'adjectif lui paraissait suffisamment décisif pour étouffer les rêves immenses et bleutés, généralement flous, qu'il sentait s'agiter en lui. Après la remarque du député, il s'était même laissé aller à penser qu'il s'était peut-être construit *contre* ce mot et la frayeur que ses cinq lettres pouvaient lui inspirer. Son physique n'avait, selon lui, rien

de particulier qui eût pu aider à le décrire, aucun trait saillant dans son visage aux yeux bruns, pas de longueur ni de largeur insolites repérées dans l'étendue de son corps – ce que sa carte d'identité confirmait d'un « néant » qu'il lui arrivait de trouver brutal. Enfant, on lui avait répété qu'il était « mignon » avec son auréole de boucles, mais il pensait qu'on le disait à tous les êtres miniatures et il savait que, s'il avait été laid, sa mère ne l'aurait jamais admis et encore moins énoncé à voix haute. Quant à son père, il semblait considérer que le fait d'être un homme exigeait qu'il s'abstienne de tout jugement esthétique et il ne s'était risqué à commenter l'apparence de son fils que pour lui signaler qu'il était sale lorsque le garçon remontait de la plage, couvert de sable et de vase. Ce n'était donc pas dans ses caractéristiques physiques qu'Antoine avait cherché, dès l'adolescence, le signe qu'il était un être à part. Durant les années de collège et de lycée, il avait pu se penser comme un garçon « avec des facilités » puisque ses professeurs inscrivaient la remarque chaque trimestre au bas de ses bulletins, et Antoine aimait voir le regard de ses parents se troubler d'un mélange de fierté et d'inquiétude à la lecture de cette appréciation. En tant que garçon avec des facilités, il bénéficiait d'une certaine tranquillité car les adultes autour de lui supposaient qu'il réfléchissait ou qu'il rêvait à de grandes choses quand il s'enfermait dans sa chambre. Très rapidement, son père avait cessé de l'obliger à l'accompagner dans ses balades dominicales, comme s'il avait voulu laisser à son fils les longues heures nécessaires au développement de ces « facilités » dont personne ne savait exactement ce qu'elles recouvraient. Que ce temps soit en grande partie consacré à discuter au téléphone avec Xavier, le meilleur

INTRODUCTION

ami d'Antoine depuis le collège, n'avait paru entamer ni l'admiration de sa mère ni celle de son père. Être un garçon avec des facilités avait également permis à Antoine de ne pas souffrir à l'excès de l'absence d'intérêt des filles pour sa personne jusqu'à ses seize ans. Devant les sourires polis, les refus formulés à demi-mot, ou les corps maintenus à une distance destinée à décourager le moindre geste de sa part, Antoine se répétait qu'il pensait sans doute trop vite ou de manière trop complexe pour être compris et que c'était cette incommunicabilité, inhérente à son intelligence, qui le séparait des filles. Quand, lors de son année de première, il en avait rencontré une qui invalidait sa théorie (Julie Le Cléach, 1^{re} L2), il avait abandonné sans regrets ce récit intérieur pour découvrir ce que l'on ressentait en frottant sa peau contre celle d'une autre. Antoine avait eu dix-sept puis dix-huit ans dans un état de bonheur relatif : il était un garçon avec des facilités et Julie Le Cléach posait ses mains partout sur son corps ; c'était satisfaisant. Ces éléments positifs étaient contrebalancés par l'impression grandissante qu'il était né au mauvais endroit et que son village ne renfermait rien qu'il ne connût déjà par cœur, à part la mer.

Il était parti à Paris en septembre 2005 et c'est à son arrivée en hypokhâgne que la peur de la banalité avait commencé à creuser des galeries. Dans sa chambre d'internat dont les murs étaient si proches qu'Antoine avait l'impression qu'il pouvait uniquement se glisser dans la pièce et jamais y habiter, il avait dû reconnaître qu'il n'avait pas tout à fait anticipé ce que serait sa vie sans ses parents, ses amis ni Julie Le Cléach (laquelle posait sûrement ses mains partout sur un étudiant de Rennes-2, mais Antoine s'efforçait de ne pas y penser avec jalousie

car, après tout, c'était lui qui l'avait quittée). Rien dans sa première année ne lui avait semblé « facile » ; au contraire, il avait multiplié avec fébrilité les heures de travail pour obtenir des résultats à peine passables. Il s'était dit qu'on lui avait peut-être menti, qu'il n'avait jamais été doué, et il guettait dans les annotations de ses copies d'hypokhâgne un signe qui lui eût permis de s'accrocher, une reconnaissance de quelque facilité enfouie, mais pendant les premiers mois il n'y avait rien eu d'autre que les notes cerclées de rouge, les 6 et les 7, parfois un 9, jamais au-delà. Les copies lui signifiaient calmement, à intervalles réguliers, sa médiocrité au sein du système des classes préparatoires (médiocrité au sens premier du terme, « au sens balzacien de position moyenne », avait dit leur professeur de lettres alors qu'ils étudiaient *La Cousine Bette* en début d'année, et Antoine avait aimé que les mots puissent avoir un sens balzacien, que Balzac ait pu tellement peser sur les mots de son gros corps tourangeau qu'il avait fini par y imprimer son sens). Ses interactions avec les trente élèves de son hypokhâgne y ajoutaient la prise de conscience d'une autre médiocrité, qui cette fois était sociale. Au contact de fils de diplomates ou de professeurs d'université, Antoine ressentait son appartenance à la classe moyenne d'une façon nouvelle. Dans le village où il avait grandi, cette appartenance conférait une certaine supériorité, un avantage, mais dans son hypokhâgne parisienne, elle était synonyme d'infériorité sociale et Antoine avait pensé que c'était ce que signifiait vraiment « classe moyenne » : pas du tout un juste milieu mais le fait d'être toujours le riche des pauvres et le pauvre des riches. Même si ses notes avaient fini par remonter, même s'il avait été autorisé à passer en khâgne, même s'il avait eu

INTRODUCTION

Sciences Po ensuite, il n'avait jamais pu récupérer pleinement sa confiance antérieure dans ses capacités intellectuelles et la peur d'être banal s'était installée, tenace et mordante.

Si Antoine côtoyait des gens issus d'un milieu social nettement supérieur au sien depuis qu'il avait quitté la Bretagne, ce n'était pas seulement parce que les institutions qu'il avait intégrées le garantissaient : les classes préparatoires étaient composées à 70 % d'enfants de professeurs et de cadres supérieurs, avait-il lu quelque part. Bien qu'il ne sût pas exactement à quel moment un cadre devenait « supérieur » – tout comme il ignorait à quel moment un CSP devenait CSP + –, il avait été marqué par cette statistique. La surreprésentation de ces catégories sociales en hypokhâgne n'expliquait cependant pas tout à fait l'homogénéité des fréquentations d'Antoine : il avait joué un rôle lui aussi en évitant dans un premier temps tous ceux qui, par leur provenance géographique ou leur milieu, auraient pu lui ressembler. Il avait activement recherché la compagnie des bourgeois parisiens, avait été attiré par eux, leur accent particulier, leurs gestes de mains curieusement ralentis. Il s'était greffé à leur groupe avec opiniâtreté, même s'il lui semblait qu'aucune de leurs discussions communes n'était simple. Lorsqu'il parlait, par exemple, de la Bretagne, les autres hochaient la tête d'un air entendu, alors qu'eux voulaient dire par Bretagne « île de Bréhat », « murailles de Saint-Malo » et « stage aux Glénans », ce qui n'avait rien à voir avec ce qu'Antoine essayait d'exprimer. La seule personne avec qui il avait vraiment pu échanger était Salma. C'était elle qui l'avait entraîné dans la rue en prétendant qu'ils mourraient de

faim, intellectuellement, politiquement, s'ils restaient entre les murailles d'un lycée parisien.

Dans les rues, à marcher, à crier, à coller, à bloquer, à tracter, Antoine avait connu un nouveau peuple, une nouvelle tribu : Guillaume et puis Jérémie, Samir, et aussi Élise, Clément, et après eux des ribambelles de visages et de prénoms mouvants, comme des guirlandes de bons-hommes en papier que le vent agitait, rendant les silhouettes impossibles à dénombrer bien que parmi celles-ci, très lointaine, pour l'instant tapie, se tînt celle d'une femme qui se faisait appeler L et qui déréglerait bientôt son existence. Antoine aurait voulu que cette tribu devienne la sienne et qu'il puisse se fondre dans ses rangs, y trouver une chaleur simple, évidente, mais leurs rapports s'étaient distendus lorsqu'en 2008 il avait rejoint le Mouvement des jeunes socialistes avant de devenir, quelques années plus tard, l'assistant d'un député PS, ce qui faisait de lui une cible de moqueries répétées et de tendres accusations.

Antoine avait commencé à travailler pour le député avant même d'avoir terminé ses études à Sciences Po – il l'avait croisé dans des réunions de jeunes militants et, très rapidement, celui-ci lui avait parlé de l'organisation de la première primaire citoyenne au PS, en vue de l'élection présidentielle de 2012. Il avait avoué d'emblée qu'il était dans une position délicate car il s'était opposé à cette procédure qu'il considérait comme une « américanisation » de la vie politique française. Le député pensait que le candidat du parti devait, naturellement, être le premier secrétaire et que les deux fois où cet ordre n'avait pas été respecté, en 1995 et en 2006, l'innovation s'était soldée par une défaite électorale. À présent que la primaire avait

INTRODUCTION

été acceptée et que le parti la présentait comme « une avancée démocratique », il fallait qu'il trouve un moyen de la soutenir sans renier totalement ses propos antérieurs. Il voulait savoir ce qu'Antoine déclarerait s'il était à sa place. C'était une conversation apparemment légère, presque amicale. Antoine avait déjà bu quelques verres et il s'était amusé à décliner tous les discours possibles, à la manière de la tirade du nez dans *Cyrano* : truculent, agressif, pédant, curieux... Le lendemain, le député l'avait rappelé et lui avait proposé de devenir l'un de ses assistants.

Parfois, Antoine se disait que s'il avait pris sa carte au PS, c'était parce qu'il avait *d'abord* rencontré des militants socialistes et qu'il y avait dans son affiliation à ce parti quelque chose de plus chronologique que politique. Au lycée, il se déclarait « de gauche » par atavisme familial, sans avoir cherché à éplucher les programmes pour savoir lequel lui aurait le plus ressemblé – sans doute parce qu'il était adolescent et qu'il lui était impossible de croire que le monde des adultes pouvait contenir quoi que ce soit qui lui ressemble tout à fait. Après trois ans à multiplier les actions de rue aux côtés de Salma et des autres, il avait ressenti le besoin de s'engager dans un processus plus long, moins éclaté, et il se trouvait que le MJS était là, bien implanté à Sciences Po. Antoine était impatient, donc il s'était dit socialiste. Il devait aussi reconnaître qu'il était rassuré par la taille du parti à l'époque : celui-ci était, comme son école, une institution à laquelle il pouvait s'adosser. Il représentait une promesse de stabilité, la certitude d'un certain nombre de victoires aux diverses élections (avant 2017, évidemment). Or si Antoine acceptait de s'engager dans la voie officielle de la politique (dans la politique politicienne, disait Guillaume, dans le capitalo-

parlementarisme, disait Salma), c'était pour accéder à un pouvoir qui ne lui était pas donné au-dehors. Il n'allait pas devenir le gratte-papier de quelqu'un qui *essayait* d'entrer dans l'empire. Il allait directement pénétrer dans le cercle de ceux qui pouvaient quelque chose, même si ce quelque chose était loin de recouvrir l'ensemble de ses aspirations politiques. En tant qu'assistant parlementaire, il faisait partie d'un tout bien plus large que lui, ce qui voulait aussi dire un tout bien plus *puissant* que lui. Il pouvait douter de ses forces, constater qu'elles s'épuisaient, attendre qu'elles reviennent sans que le combat politique soit interrompu puisque Antoine n'en était qu'un des nombreux rouages : les faits avaient lieu à grande échelle et il s'émerveillait de ces dimensions-là.

Il fallait également prendre en compte – se défendait toujours Antoine quand on critiquait la tiédeur de son engagement – que le député était dans l'opposition lorsque Antoine avait rejoint le cercle de ses jeunes collaborateurs. C'était là que tout se jouait, disait le député, car il fallait lutter contre le gouvernement ennemi. Antoine y avait cru. Pendant un an, il avait eu l'impression d'être en phase avec le député, ils parlaient tous les deux avec colère des réformes de la majorité et des bâtons que celle-ci mettait dans les roues de toute avancée sociale. Puis, au printemps 2012, l'employeur d'Antoine était devenu député de la majorité. Il avait alors dit que c'était en réalité dans cette position que son mandat s'avérait intéressant car les portes leur étaient ouvertes par le gouvernement ami. Antoine avait voulu y croire ; il avait lentement déchanté. Depuis 2017, le député était de nouveau dans l'opposition mais il ne déclarait plus rien sur ce que cela signifiait en matière d'action. Antoine ne l'aurait

INTRODUCTION

peut-être pas écouté, de toute manière. Il rêvait parfois que les illusions perdues puissent laisser des cicatrices. En boutonnant sa chemise devant le miroir de son appartement, il s'inventait un corps couturé qu'il fallait dissimuler derrière le tissu bleu ciel et la cravate. Il n'était toutefois pas *entièrement* désenchanté car des souvenirs joyeux lui restaient, çà et là, comme des pans de murs encore debout. Il s'était senti au cœur du combat à plusieurs moments : la lutte contre le dispositif du bouclier fiscal (enterré en juillet 2011), la loi sur le mariage pour tous (promulguée en mars 2013), il avait même réussi à vibrer un peu au moment de la COP21 (tenue en décembre 2015). Depuis, il devait avouer qu'il ne se passait plus grand-chose, mais ce qui était déjà arrivé devait pouvoir se reproduire, se consolait-il.

En attendant, Antoine trouvait ailleurs ses satisfactions. Elles étaient plus petites, parfois minuscules. Certains jours, avant de partir au bureau, il pensait qu'il vivait à une époque où être resté au PS suffisait à faire de son employeur un homme de gauche. Les transfuges étaient nombreux à s'être offert une nouvelle étiquette et certains plusieurs à la fois, comme les vêtements en solde au moment de la deuxième ou de la troisième démarque, hirsutes d'informations contradictoires. Le député n'avait pas quitté son parti ; peut-être, pensait Antoine, parce que celui-ci était comme une cave pour un vin vieillissant, ou une salle de musée tempérée et tamisée pour un tableau, c'est-à-dire le seul endroit où sa conservation soignée pouvait être menée à bien. Quoi qu'il en soit, le député était resté socialiste. Et l'état piteux de son parti n'était pas parvenu à entamer son charme particulier qui reposait, selon Antoine, sur sa capacité à débattre pendant des

heures, en privé comme en public, de sujets aussi divers que la fiscalité, l'autofiction ou les fonds marins, sur l'élégance élastique de sa rhétorique et sur cette faculté qu'il avait de toujours paraître aimable sans pour autant sourire.

Le député avait un nez long et droit, extrêmement droit, bien plus régulier que ce qu'offrait d'ordinaire un visage humain. Comme il portait une paire de lunettes à la monture supérieure épaisse et parfaitement rectiligne, ces deux perpendiculaires qui se rejoignaient entre ses sourcils donnaient l'impression que son visage était un crucifix. Antoine griffonnait quelquefois cette face porteuse de croix sur les marges de documents quand personne ne le regardait et il se demandait quels traits étaient nécessaires pour qu'un portrait soit reconnaissable. S'il ne traçait que la croix, par exemple, est-ce qu'on pouvait y voir le député ? Fallait-il y ajouter l'ovale du visage ? La naissance des cheveux qui reculait d'année en année et dévoilait sur son front deux pointes nettes ? La bouche d'un rouge foncé presque brun ? À voir ces petits dessins se multiplier au fil du temps, Antoine avait dû reconnaître que le député occupait une place importante dans sa vie, et même – s'il étudiait les traits griffonnés à la hâte – qu'il le regardait avec affection. Bien sûr, le député en était conscient. Il aimait dire à ses collègues de l'Assemblée que l'équipe qu'il employait voyait en lui une figure paternelle libérée de l'obligation du conflit qui existe au sein des familles. Ce n'était pas vrai et ne le serait jamais, quand bien même le député le répétait encore et encore – ce qui avait seulement réussi à faire que cette affirmation soit à la fois fausse et familière. Il était, au mieux, une figure d'oncle riche et excentrique.

INTRODUCTION

Pris dans son illusion de transmission paternelle, le député aimait aussi prétendre qu'un jour l'un de ses assistants (ils étaient quatre, deux à l'Assemblée et deux dans sa circonscription) reprendrait son mandat – la procédure électorale paraissait alors n'être que la validation d'une décision interne. Peut-être que Bertrand, le seul à être en poste depuis aussi longtemps qu'Antoine, en rêvait un peu lui aussi, mais pour les autres, il n'en était pas question. Le turn-over était important, même si le député ne semblait pas s'en rendre compte. Ce n'était, du reste, pas uniquement dans son équipe, c'était un phénomène général au Palais-Bourbon. Antoine et Bertrand avaient connu des collègues éphémères, attirés par des ailleurs variables. Bertrand, par une loyauté politique farouche et étroite, ne parlait qu'aux collaborateurs PS. Antoine, parce qu'il fumait, avait eu l'occasion de nouer dans le jardin mi-japonais mi-fluo du 101, rue de l'Université de brèves conversations avec des assistants issus d'autres partis. Une certaine méfiance régnait, empêchant qu'on se partage des informations sur les activités internes, mais les rêves d'ailleurs, eux, s'échangeaient facilement entre les taffes de cigarettes. Il y avait l'étranger, le vaste étranger, avec ses langues et ses arbres exotiques, ses ruelles au coucher du soleil et ses devises si différentes de l'euro que l'argent y ressemblait à un jouet. Il y avait le privé, avec ses promesses de richesses et là encore d'étranger. Il y avait de plus hautes fonctions. Et pour d'autres, il y avait ces quelques mots magiques, l'herbe infiniment plus verte d'à côté, l'herbe authentique en dehors de laquelle nulle herbe n'aurait dû avoir le droit de s'appeler herbe : il y avait le retour au « monde réel », qui pour l'un signifiait mécanique sur voitures anciennes,

pour l'autre ouverture d'un restaurant ou encore d'une agence d'écotourisme, et parfois certains partaient, après l'avoir annoncé pendant des mois sans faire un geste, voilà qu'ils disparaissaient et leur page Facebook affichait soudain un logo d'entreprise, une devanture de boutique, une maison de campagne.

Antoine ne voulait pas du retour au « monde réel », qui pour lui s'appelait « parents » ou « Côtes-d'Armor », et chaque fois que l'Assemblée lui pesait trop, il rêvait de devenir écrivain. Il considérait que c'était quelque chose dont il valait mieux ne pas parler tant qu'il n'avait rien publié. Il aurait eu trop honte d'aller grossir les rangs de ceux qui écrivent dans leur coin mais trompettent sur leur écriture. Ceux qui écrivent sans être publiés, mais en rêvant de publication, sont au bas de l'échelle. Ceux qui écrivent alors qu'ils ne veulent pas être publiés ont un certain charme, ne serait-ce que celui de la timidité maldive qu'on leur prête. Et ceux qui rêvent d'être publiés, mais n'écrivent pas, sont sauvés par les lauriers que leur tresse l'absurde.

Les discours qu'Antoine produisait pour son employeur ne satisfaisaient pas – loin de là – sa volonté d'écrire. Entre assistants, ils les appelaient des « martyrs », en prévision de ce que le député leur ferait subir lors de sa prise de parole dans l'Hémicycle. Ce n'était même plus des discours d'ailleurs, c'étaient des briques déplaçables et agencables à l'envi, lardées d'archives et de récapitulatifs (« 10 % de Jaurès, 90 % de Wikipédia », avait un jour résumé Bertrand en parcourant les pages qui sortaient de l'imprimante). Certes, Antoine n'avait jamais autant écrit que depuis qu'il était devenu assistant parlementaire, mais il réalisait que cette quantité le frustrait au lieu de le

INTRODUCTION

réjouir. Il ne voulait pas *écrire* – il n'était pas, quoi ? graphomane, il se foutait bien d'aligner des lettres et de compter les mots –, il voulait avoir écrit *un grand livre*. Il rêvait souvent de passer à mi-temps pour trouver enfin l'occasion de s'y consacrer, tout en sachant qu'il ne pourrait jamais vivre avec un salaire réduit de moitié. Il n'avait ni économies ni parents riches et, même s'il en était le premier déçu, il pensait que l'époque des écrivains qui parvenaient à produire des chefs-d'œuvre tout en jouant à cache-cache avec leur propriétaire pour éviter de le payer ou en mendiant un repas au cafetier du coin était révolue. Antoine touchait 2 000 euros par mois, dont 1 000 partaient dans son loyer (charges comprises), 400 dans son budget nourriture, 80 dans ses abonnements téléphone et Internet, 20 dans son pass cinéma inutilisé, et le reste était flou (ou variable) mais à peine suffisant. Pour vivre avec moins, il aurait fallu qu'il quitte Paris et il s'y refusait tout à fait. Il s'émerveillait encore, plus de dix ans après son arrivée dans la capitale, de pouvoir habiter cette ville et de ce qu'elle représentait.

À défaut de passer à mi-temps, il tentait depuis peu d'organiser ses soirées et ses week-ends, ses vacances et parfois ses petits matins, pour dégager des plages d'écriture. Il espérait que les heures gagnées ainsi lui permettraient de mener son projet à bien, mais il constatait, semaine après semaine, qu'il n'avancé pas. Les heures n'étaient gagnées que théoriquement, elles se perdaient surtout, comme si elles tombaient entre les interstices de son parquet ou derrière son bureau. Antoine ratait des fêtes qu'il imaginait toutes merveilleuses, refusait les invitations de ses parents et bâillait au bureau sans qu'il pût montrer le moindre chapitre pour anoblir son absence ou

COMME UN EMPIRE DANS UN EMPIRE

sa fatigue. *Il faut que quelque chose change*, se répétait-il à l'automne 2019, incapable de savoir si la phrase concernait ses désirs plutôt que l'ordre du monde. *Il faut que quelque chose change.*

L voyait le monde comme la colocation de deux espaces-temps distincts qu'elle appelait le dedans et le dehors et qui étaient clairement séparés – selon elle – par une pression du doigt sur la touche Φ . Cette partition lui était apparue à l'adolescence, alors qu'elle vivait avec sa mère dans une banlieue lointaine où les petites maisons semblaient ne pas avoir choisi entre la campagne et la ville, se tenir dans une zone grise qui n'était ni l'une ni l'autre. S'il y avait eu un père à un moment donné de sa vie, il n'était plus là, n'avait pas laissé de portrait qui aurait pu traîner dans le salon, et les deux femmes ne parlaient pas de lui. La seule chose qu'il leur eût laissée, c'était son nom, et L pensait que ce n'était pas un cadeau. Aucun professeur ni employeur n'avait réussi à en prononcer l'amas de consonnes sans trébucher à la première lecture. Tant qu'à décider qu'elle ne le connaîtrait jamais, L aurait préféré que son père ne l'ait pas non plus reconnue.

De ses années d'enfance, L gardait peu de souvenirs ou alors elle les évoquait rarement. Il lui arrivait de mentionner des odeurs, par exemple celle des mains de sa mère qui paraissaient conserver la mémoire olfactive de chaque

journee et sentaient parfois la Javel, le tampon à récurer, parfois le poisson et les épices ou encore la cigarette, si bien que quand elle venait border L, dans le lit où la petite fille s'était endormie sans l'attendre, celle-ci était envahie par des odeurs étrangères à la maison, si fortes qu'elles suffisaient à la réveiller. « Quelle heure il est ? » murmurait alors L âgée de cinq, six, sept, huit ans. « Trop tard », répondait toujours sa mère aux mains capiteuses. L'enfance n'avait rien d'intéressant, vraiment. Dans le calendrier personnel de L, sa vie avait commencé lorsqu'un vieil ordinateur était entré dans la maison, l'année de ses quatorze ans.

Arrivée à la fin du collège malgré des menaces de redoublement réitérées, L avait eu tout le temps qu'elle voulait pour désosser la machine qui avait atterri dans son salon. Une mère célibataire avec un travail éloigné était la garantie d'une certaine tranquillité. L aurait pu en profiter pour traîner tard avec des amis, boire de la vodka au goulot dans la petite maison vide, inviter des mecs en tirant avantage d'avoir un endroit où les baiser – ce qui aurait suffi à faire oublier que son grand corps maigre la rendait moins désirable que d'autres, pensait-elle –, L aurait pu être triste, réclamer des frères et sœurs, regarder la télévision, commencer la boxe ou se peindre les ongles avec soin en se pliant en deux, mais L avait un ordinateur et ça lui suffisait pour s'occuper. Tout avait commencé par une histoire de fantôme : celui d'une imprimante. Une imprimante fantôme empêchait l'imprimante réelle de fonctionner et il avait fallu que L clique partout, sur chaque ligne des menus à dérouler, avant de parvenir à la débusquer. La chasse au fantôme l'avait excitée, lui avait permis d'entrer dans un labyrinthe insoupçonné, et dans

INTRODUCTION

les semaines qui avaient suivi, elle avait voulu recommencer, s'aventurer toujours plus loin. Lorsque sa mère rentrait, toujours « trop tard », toujours chargée d'odeurs, il n'y avait plus personne à border, plus de questions ensommeillées. L était installée devant l'ordinateur, son sac de cours à ses pieds, et il fallait de longues négociations, souvent des menaces, pour réussir à l'en déloger. Elle avait basculé au-dedans.

Le dedans était libre, flou et immense, il connaissait des murs, des parois chiffrées qui barraient soudain les avenues noires et liquides que L dévalait du bout des doigts, mais elle avait appris, à force de se cogner aux lignes de codes, que celles-ci pouvaient disparaître, se briser, ou s'ouvrir. Le dehors appartenait depuis trop longtemps aux autres pour que L puisse y avoir sa place, personne ne se souvenait qui l'avait inventé ni comment s'étaient dessinées toutes les limites qui y rendaient pénible son évolution. L continuait, pourtant, à s'y rendre comme elle se serait jetée dans une étendue d'eau depuis un promontoire, avec un courage têtue, le cœur au bord des lèvres, mais dès que ses obligations prenaient fin, L rentrait se lover dans le dedans.

Là, au début des années 2000, elle avait rencontré les siens. Il y avait eu Reddit, il y avait eu 4chan, et elle avait passé des heures sur le /b/ à échanger avec des inconnus des images ridicules ou dégueulasses qui les liaient tous, où qu'ils soient derrière leur écran : photos d'obèses en micro-slips, dessins d'oursons pédophiles, icônes religieuses dans lesquelles Jésus était remplacé par un vélociraptor, Longcat le chat blanc dont le corps était tellement loooooooooong, et Tacgnol, son jumeau maléfique... « Je ne comprends pas pourquoi ça te fait rire »,

disait parfois la mère de L en surgissant dans son dos pour jeter un œil à l'écran. Bien sûr qu'elle ne comprenait pas. Ils avaient développé un langage commun, fait de blagues et de références qui n'étaient qu'à eux, et ils avaient donné un nom à ça, à l'ensemble des images, des blagues, des références et des phonèmes, ils avaient appelé ça le *lulz*. L se sentait à sa place parmi eux. La plupart des participants de ces forums étaient comme elle des gamins qui s'ennuyaient ou qui ne connaissaient du dehors que les moqueries ou les persécutions, des adolescents qui savaient qu'ils n'avaient aucune chance de devenir quoi que ce soit dans la viandosphère, mais qui, sur Internet, regagnaient un pouvoir dont ils étaient privés. Fou rire numérique après fou rire numérique, L avait conquis ce qui lui paraissait être son territoire, un pan de monde qu'elle partageait avec une poignée de gens qui lui ressemblaient puisque aucun d'entre eux n'avait de visage. Quand elle se penchait au-dessus des touches, elle avait le corps tendu et pesant de Thelonious Monk devant un piano. Elle n'était pas de ces corps qui s'étaient formés à la pratique du clavier dès le plus jeune âge. Elle était une fille du dehors dont tout le physique criait qu'il voulait entrer et disparaître au-dedans, en entier, une touche enfoncée après l'autre, chacune avec une intensité différente mais un sérieux égal, et L appuyait dessus comme si elle forçait au pied-de-biche, mais putain ouvrez plus grand les portes.

Au fil des années passées à entrer et à sortir, L avait changé et il lui arrivait de trouver un cheveu blanc dans la masse noire rendue cassante par la fumée de cigarette. L avait changé mais personne au-dedans ne pouvait s'en rendre compte. Les quelques photographies d'elle qui s'y

INTRODUCTION

trouvaient dataient d'une époque où elle ne se souciait pas assez du dedans ou tout simplement ne le contrôlait pas assez pour éviter que des images s'y ancrent. Elle aurait pu les supprimer mais, contrairement à ce que pensaient les gens du dehors, les cambriolages au-dedans laissaient aussi des marques, des empreintes en creux qui auraient pu la trahir, or elle voulait avancer sans laisser de sillage. Elle permettait donc aux photos d'exister et de mentir en quelques points endormis du trafic. Elle n'avait plus le visage doux et arrondi du départ, la paire de lunettes qui lui donnait un air studieux, ni les sweats à capuche dont les messages démentaient les lunettes.

L était une ancienne du dedans, elle n'était pas une enfant du XXI^e siècle, de ceux qui n'avaient connu le Web que comme une intrication d'autoroutes sur lesquelles ils pouvaient foncer à des vitesses inhumaines. Elle avait vécu l'attente bipée et crachotante des modems avant connexion, consciente que des signaux étaient envoyés bien loin sous une forme inconnue et mal traduite par les bruits qui lui parvenaient, des signaux sur lesquels elle n'avait aucun contrôle et qui pouvaient se perdre. L mesurait à son attente tout l'espace invisible qu'ils traversaient, L pensait aux satellites, autour de la Terre, qui leur servaient de relais en tournoyant lentement, et eux-mêmes, malgré leur calme orbital, n'étaient pas infailibles ni éternels. L avait connu la peur que rien n'advienne et que l'ordinateur demeure strictement solipsiste. L avait connu Internet à l'époque où il pouvait paraître fini, comme une île dont on aurait fait le tour dans la journée en marchant à petits pas. L avait cliqué sur des photos qui s'affichaient bande après bande pendant dix minutes. On pouvait partir aux toilettes, se servir un Coca et revenir sans avoir

rien manqué. À cette époque, L cherchait surtout des dessins de mangas faits par des fans comme elle, elle avait tout son temps pour voir apparaître les bras articulés, les mèches de cheveux triangulaires, les tentacules mêlés aux câbles. Elle n'était pas pressée, elle était même émue. Mais plus tard L penserait à ceux qui avaient commencé à consommer du porno en ligne à cette époque-là. Elle se demanderait s'ils se mettaient à se branler dès l'apparition du haut de la photographie – des cheveux et peut-être un début de front pour peu que le modèle soit dans une position verticale classique, mais parfois, sûrement, des choses moins clairement identifiables comme un genou ou peut-être un coude. Il avait dû y avoir des milliers d'adolescents appelés à table avant même d'avoir entraperçu un peu de nichon, de chatte ou de bite. C'était une autre temporalité du désir, un effeuillage douloureusement lent imposé à tous. L se sentait vieille quand l'écran entier semblait se retourner sous la simple pression de son doigt. Elle aimait ces moments où, sur Facebook, un problème de connexion empêchait le réseau de charger les photographies et ne laissait exister que des légendes hypothétiques qui lui paraissaient d'une poésie inquiétante.

Cette image contient peut-être jardin, sourire, lunettes.

Cette image contient peut-être personnes, paysage extérieur, chaises.

Ces faiblesses seraient gommées bientôt, L le savait, et les avoir connues constituerait alors un marqueur aussi sûr que la datation au carbone 14.

Pour l'instant, l'ancienneté de L se lisait surtout dans la liste des batailles auxquelles elle avait pris part et qui n'étaient, pour les nouveaux, que des noms et des dates qu'aucun livre d'histoire ne leur apprenait mais qu'ils se

INTRODUCTION

chuchotaient entre eux, dans leur joie de pouvoir se choisir des ancêtres. Au milieu des années 2000, L vivait sur Internet bien plus qu'au lycée ou dans les réunions de famille, deux regroupements sans intérêt et où on lui demandait sans cesse ce qu'elle aimerait faire plus tard, en ne lui proposant que des tronçons de vie tordus qu'il aurait fallu qu'elle trouve désirables. « Plus tard » ne l'intéressait pas, elle ne se projetait pas dans le futur mais se déployait sur un territoire immense dont les adultes qui l'entouraient avaient l'air d'ignorer l'existence. En 2006, quand ce territoire avait été menacé, L avait regardé, fascinée, le peuple du dedans se transformer en une armée pour le défendre, une armée dont les membres revendiquaient de ne rien avoir qui pût les lier au dehors et surtout pas de nom, une armée d'Anonymes qui s'était fait connaître par une vidéo, belle et menaçante comme le métal, dans laquelle une voix numérique déclamaient :

We are legion/ we do not forgive/ we do not forget/ Expect us.

La naissance d'Anonymous avait eu lieu à ce moment-là, sous les yeux de L, dans les forums sur lesquels elle passait toutes ses nuits. Et comme l'exigeait le *lulz*, tout était parti d'une blague tordue. L'Église de scientologie avait voulu faire disparaître de plusieurs sites de partage une vidéo de Tom Cruise dans laquelle il déployait un prosélytisme gênant (entrecoupé de rires suraigus plus gênants encore). Les mises en demeure envoyées par les avocats et la rapidité avec laquelle les sites obtempéraient avaient été interprétées par ceux qui deviendraient des Anons comme une censure insupportable. Ils *aimaient* cette vidéo, elle les faisait *rire*, ils voulaient la regarder *encore et encore*. Ils l'avaient donc postée de nouveau dans

tous les replis imaginables du dedans. Quand les avocats les avaient pris pour cible à leur tour, certains avaient alors appelé à un soulèvement massif contre l'Église de scientologie (nom de code : Projet Chanology). L, à sa grande honte, avait ignoré l'appel. L'Église de scientologie n'était pas un ennemi qui lui paraissait inquiétant, sans doute parce qu'il était trop américain, trop distant. Elle avait suivi les actions de sa tribu de loin, comme une série télévisée dans laquelle auraient joué des amis, sans rater un seul épisode mais en considérant que les péripéties avaient lieu dans un univers parallèle, un monde fictif. Quelques années plus tard, elle se le reprocherait avec une colère sans cesse croissante : elle avait eu l'opportunité de participer à ce qui était, selon elle, un des événements majeurs du siècle nouveau et elle en était restée un simple témoin oculaire.

Tout s'était précipité pour L à l'été 2010. Elle venait d'avoir vingt-deux ans. Ses dernières tentatives pour laisser une chance au monde du dehors (car L avait espéré qu'être majeure puisse changer quelque chose) avaient pris la forme d'une succession de fêtes où ni l'alcool ni la musique n'étaient jamais assez forts pour lui permettre de déconnecter son cerveau. Les fêtes avaient cependant été suffisantes pour que L soit renvoyée de son BTS du fait de ses absences injustifiées. Elle avait menti pendant trois mois à sa mère en prétendant qu'elle allait encore en cours, puis, incapable de cacher l'arrêt de sa bourse, elle avait menti pendant quelques mois de plus en racontant qu'elle cherchait à se reconverter dans une autre voie. « Montre les dossiers d'inscription, montre-les ! » avait fini par exiger sa mère. Il y avait de nouveau eu des négociations et des menaces, plus nombreuses qu'au moment de

INTRODUCTION

l'arrivée de l'ordinateur, car, cette fois, la mère de L avait convoqué quelques membres de la famille pour l'appuyer dans sa tentative de « remettre sa fille sur le droit chemin ». L avait écouté la tante Baya la sermonner, la tante Melika tenter de lui faire honte et la tante Faiza prendre sa défense parce que, après tout, elle n'avait pas de père, la petite, ça devait faire des trous au cerveau. L avait hoché la tête à chaque fin de phrase, qu'elle soit criée, pleurée ou assénée, mais rien de plus. Finalement, sa mère l'avait mise à la porte en espérant provoquer un sursaut salvateur, qui n'était pas venu. À l'été 2010, la canicule écrasait le studio parisien que L sous-louait, ou plutôt sous-sous-louait, grâce à une chaîne de vagues connaissances. L'endroit était une sorte de caverne suspendue, au dernier étage d'un immeuble de l'avenue de Flandre. Le long de la grande artère, les constructions aux allures disparates (le bâtiment-gélule, le bâtiment-épée-de-lumière, le bâtiment-faussement-impérial) formaient un nuage tremblant dans l'air saturé, mais L se rendait à peine compte de ce qui se passait au-dehors : le dedans brûlait encore plus que l'été et sa recrudescence de vigilances orange. WikiLeaks, en partenariat avec plusieurs grands journaux internationaux, venait de rendre publics plus de quatre-vingt-dix mille documents militaires américains concernant la guerre en Afghanistan. On était le 25 juillet. Le mois d'août de L avait disparu dans l'épluchage des documents et les débats sur Julian Assange – qui questionnaient aussi bien son passé politique que la couleur de ses cheveux. Elle travaillait dans un bar sur le bord du canal de l'Ourcq à ce moment-là, mais ne se souvenait pas des noms de ses collègues et était incapable de revoir le visage d'un seul client, de raconter la moindre anecdote

qui aurait eu lieu en terrasse, entre les parasols rayés. L se rappelait parfaitement, par contre, qu'elle avait eu cet été-là sa première dispute avec Elias qui ne s'appelait pas Elias et qui ne ressemblait pas à Elias. L avait écrit dans une discussion de groupe qu'Assange était un héros et Elias lui avait reproché de céder au culte de la personnalité. Ils étaient passés sur un canal privé et malgré les quelques heures de silence inévitables, parce qu'il fallait travailler ou qu'il fallait dormir, L considérait que leur conversation ne s'était pas interrompue jusqu'à ce qu'Elias s'installe chez elle, un an plus tard.

Au mois d'octobre 2010, WikiLeaks avait récidivé en publiant près de quatre cent mille documents secrets sur la guerre en Irak. Derrière les fausses couleurs dont le gouvernement américain avait peint le conflit, les civils tués apparaissaient, les actes de torture, les dommages collatéraux au nom si terriblement froid qu'il n'était même plus un euphémisme mais un mensonge. En novembre, enfin, le site avait produit une quantité tout aussi impressionnante de câbles diplomatiques issus du département d'État, d'ambassades et de consulats états-unis. Le gouvernement américain était outré – Elias et L s'envoyaient, comme des friandises, des vidéos de *congressmen* au visage rougi –, mais le gouvernement américain était impuissant, alors il avait délégué sans discrétion sa fureur. À la demande de plusieurs personnalités politiques, un certain nombre de firmes avaient interdit à WikiLeaks l'accès aux services qu'elles fournissaient : Amazon, Visa, Mastercard, PayPal... La plateforme de Julian Assange n'étant reconnue coupable d'aucun crime par la justice, ces entreprises n'étaient pas légalement tenues de prendre de telles mesures, elles faisaient du zèle. Même Elias qui refusait

INTRODUCTION

d'élever Assange au rang de héros avait reconnu que les États-Unis venaient d'en faire un martyr.

Quand les Anonymes avaient monté une opération pour punir PayPal, L avait totalement approuvé le choix de ce nouvel ennemi et elle avait mené les batailles avec eux, parmi eux, fondue dans les rangs invisibles. Leur armée était composée de deux groupes dont les contours étaient parfois poreux : les Ops (chargés des opérations) et les Props (chargés de la propagande). Parmi les Props, il y avait des étudiants en art ou en philosophie, des graphistes, des esthètes et des intellectuels qui maîtrisaient comme personne une poignée de logiciels de design et savaient toujours ce qu'il faudrait déclarer lorsqu'on leur demanderait d'expliquer leurs attaques (« Pour vous, c'est de la piraterie. Pour nous, c'est de la liberté »). Leur problème, c'était qu'ils n'avaient jamais codé. Parmi les Ops, il y avait – se disait L – des cas de dyslexie quasi débilite. Ou alors c'étaient des étrangers. Ou il leur manquait des doigts. Impossible de savoir. En tout cas, putain, c'était dur à suivre. La division du travail était nécessaire parmi les Anons. Les Props permettaient de présenter les actions au monde du dehors et donc de recruter : ils tournaient des clips, ils écrivaient des textes qui seraient placardés sur les sites défigurés. Les Ops... Si on avait demandé à L, les Ops faisaient le vrai boulot. Certains canaux de discussion leur étaient d'ailleurs réservés. Pour pouvoir y entrer, il fallait répondre à trois questions techniques en un temps défini. L avait eu une crise de panique avant de tenter le coup, respiration coupée, sueur acide, bourdonnement dans les oreilles. L détestait qu'on lui pose directement une question (ça l'avait considérablement desservi lors des entretiens d'embauche qu'elle avait

passés après avoir abandonné ses études). Mais cette fois-là, elle avait répondu correctement, malgré le cœur qui battait à cent mille. Elle était entrée sur un canal d'Ops, ils avaient échangé sur les stratégies possibles, débattu des modes d'action, personne n'était tombé d'accord (personne ne tombait jamais d'accord, *Anonyme pas unanime* était une de leurs devises) et pourtant, très rapidement, ils avaient attaqué PayPal (nom de code : Opération Payback). À cette époque-là, ils utilisaient encore le LOIC (*low orbit ion cannon* ou « canon à ions de basse orbite ») pour faire fermer un site. Grâce à cette application, ceux qui n'avaient pas de compétences informatiques particulières pouvaient prendre part aux attaques : ils n'avaient qu'à entrer les coordonnées de la cible. Au cours de l'Opération Payback, le LOIC avait été téléchargé 116 988 fois et, quand L regrettait le temps de l'armée anonyme, c'était exactement à ça qu'elle pensait : à l'ampleur de la mobilisation silencieuse de l'abysse derrière les écrans bleutés, fin 2010. Il fallait ajouter aux volontaires tous ceux qui étaient enrôlés de force, sans le savoir, et dont les machines rejoignaient les troupes que contrôlait L. À chaque machine zombie qu'elle infectait, L se disait que, dans un autre pays dont elle ne connaissait pas encore le nom, Elias faisait pareil. L le savait et il le savait. Ils étaient tous les deux des bergers, des généraux d'armée et de parfaits anonymes. L était presque ivre de joie, la tête lui tournait quand elle tombait épuisée sur son lit.

Le 8 décembre, les sites de Mastercard et de Visa avaient temporairement fermé. Le 9, PayPal avait annoncé son intention de débloquer l'argent destiné à WikiLeaks. Elias avait proposé de venir à Paris fêter leur victoire avec

INTRODUCTION

L. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois In Real Life cet hiver-là et L, en s'apercevant qu'Elias ne ressemblait pas à Elias, avait compris qu'il était difficile de tout à fait oublier la viande – elle avait imaginé un corps à un être de code et ce n'était pas celui qu'elle voyait. Pendant ces deux jours, il ne s'était rien passé entre eux. Ils avaient cru qu'il ne se passait rien.

Deux semaines plus tard, à l'aube, une frange infime de participants à l'Opération Payback avait été arrêtée par le FBI aux États-Unis et par le MI6 en Angleterre. Dans son antre parisien, L n'avait pas été inquiétée. Pourtant, elle tremblait dans son studio et fermait les volets jour et nuit. Les anciens canaux de discussion avaient été abandonnés. Les nouveaux s'emplissaient de conseils juridiques bidon et de règlements de comptes. Dans les moments de calme, quelques Anons relayaient les infos. Aux États-Unis, une quinzaine de membres de l'opération étaient accusés de « vandalisme » et de « complot visant à causer intentionnellement des dommages », des crimes dont les peines cumulées pouvaient atteindre quinze ans d'emprisonnement et deux cent cinquante mille dollars d'amende. PayPal leur réclamait plus de cinq millions et demi à titre de « compensation ».

Dans la panique, L avait fracassé au marteau son disque dur puis passé les fragments au micro-ondes. Elle avait ensuite changé d'opérateur Internet, d'ordinateur – et, parce qu'il n'avait pas survécu, de micro-ondes. Pour pouvoir payer son nouvel équipement, elle avait travaillé chez Zara dans un uniforme qu'elle avait décrit à Elias comme un truc « mi-prof de sport mi-enterrement » dont les coutures lui irritaient la peau en longues plaques rouges. Ça avait été une période étrange. L détestait tout

autant le dehors que le dedans. Au-dehors, elle pliait des vêtements et supportait les remarques de ses collègues. Au-dedans, elle ne faisait que de la veille ou presque, par peur de se faire arrêter : elle guettait l'apparition des petits tyrans, des rogneurs de liberté, mais elle ne se risquait plus à les attaquer. L avait l'impression que le monde était sur pause et que l'image était de mauvaise qualité. Pourtant, c'était au sortir de ces mois brumeux, au printemps 2011, qu'Elias était venu s'installer chez elle.

Il était arrivé avec un simple sac à dos, comme si, conscient de la petitesse de l'endroit, il n'avait pas voulu ajouter autre chose que son corps. Et puis, avec délicatesse, il avait commencé à peupler le balcon, y disposant une série de plantes plus ou moins hirsutes que, dans son français débutant, il qualifiait d'« arbres ». Dans un dernier temps, il avait fait un voyage à Berlin pour en rapporter le gros de ses possessions et son retour avait ressemblé à une longue partie de Tetris. Elias créait des instruments de musique électroniques, des boîtiers délicats avec des programmes, plus délicats encore, installés à l'intérieur. Il avait entassé son matériel à l'arrière d'une camionnette, dans une armada de caisses et de cartons que l'appartement de L ne pourrait jamais contenir. Ils ne s'étaient jamais engueulés à ce sujet-là, leur vie logistique quotidienne était calme. Un spectateur extérieur n'aurait peut-être pas choisi cet adjectif-là, « calme », car L carburait à un mélange âpre de café, cigarettes et Guronsan, tandis qu'Elias préférait la combinaison plus exotique de maté et de Ritaline, mais leurs rythmes s'accordaient parfaitement. Ils dormaient comme ils mangeaient, de manière subite et excessive quand ils n'arrivaient plus

INTRODUCTION

à ignorer l'un ou l'autre besoin. Ils faisaient l'amour de la même façon, lorsque la présence prolongée du corps de l'autre finissait par créer dans leur propre corps un frisson agaçant de toute la peau qui exigeait d'être apaisé. Le reste de leur temps au-dehors, ils écoutaient de la *noise* allongés sur leur lit ou regardaient des documentaires animaliers. Ils avaient passé huit ans ainsi, sans que jamais l'un trouve à redire sur la manière dont l'autre habitait le dehors. C'est quand ils discutaient du dedans que leurs voix s'aiguisaient et que les langues se mélangeaient, anglais, français et allemand concassés dans le désir de prouver à l'autre qu'il avait tort. Elias était venu vivre avec L au moment où leurs modes d'action s'éloignaient et elle pensait parfois qu'il était arrivé trop tard. Après l'Opération Payback, L n'avait plus participé aux actions de l'armée anonyme. Elle n'avait pas été de OpTunisia lorsque le pays s'était soulevé, début janvier 2011. Les autres s'étaient attaqués sans elle à un gouvernement, pour la première fois depuis la naissance d'Anonymous. *We are the angry avatar of free speech*. Quand Elias s'était installé chez elle, c'était les premières choses qu'il lui avait racontées : les sites hors d'usage du gouvernement tunisien qui pendaient lamentablement en ligne, l'envoi de package d'anonymisation aux manifestants pour qu'ils puissent échapper à la surveillance virtuelle du régime. L avait blêmi d'envie mais elle avait continué à faire les choses dans son coin. Elle ne voulait plus se mêler à des actions qui nécessitaient des centaines, voire des milliers de participants. Elle ne voulait plus avoir à utiliser des botnets ni à enrôler des ordinateurs zombies. L, surtout, avait compris que le bras armé de la loi fouillait désormais Internet avec patience et qu'il fallait composer avec lui.

Alors elle agissait à la marge, là où il était difficile de déterminer si ce qu'elle faisait était illégal ou non. L s'était lancée compulsivement dans le doxing et prenait un malin plaisir à révéler les informations privées de ses ennemis (numéro de Sécurité sociale, adresse, photos personnelles, téléphone). Le doxing était une zone grise pour la loi, car la plupart des informations que L rendait publiques sur des séries de faux profils hébergés à l'étranger étaient en réalité présentes sur des sites non protégés. Il n'y avait rien à pirater, il suffisait de savoir chercher puis de regrouper ; le doxing était une utilisation vicieuse de la mémoire du Web. L avait sa cible de prédilection, n'agissait jamais au hasard : elle doxait la fachosphère qui se métastasiait silencieusement dans les tréfonds du Net et jaillissait ensuite en meute des profondeurs. Elle voulait la priver d'un quartier général où faire grandir ses forces. Elias trouvait que la cible ne changeait rien au problème : le doxing était une action laide et mesquine. Tout le monde pouvait doxer, tout le monde le faisait d'ailleurs : les Incels doxaient les féministes qu'ils rendaient responsables du célibat involontaire dont provenait leur nom, les Russes doxaient les hommes politiques américains. Anonymous doxait des membres de Daech, répondait L en convoquant l'armée qui les avait vus naître comme si son nom pouvait freiner l'esprit critique d'Elias. Et d'anciens détenus qui cherchaient à se réinsérer, contraignaient Elias qui ne voulait pardonner aucune dérive au nom d'un passé commun. L ne poursuivait jamais cette conversation commencée cent fois. Elle laissait Elias en plan, debout dans la cuisine, entre les plaques de cuisson et la bouilloire. L pensait, sans vouloir l'admettre, qu'il avait raison, que le doxing était un mode d'action indigne d'elle. Ils avaient adopté

INTRODUCTION

tous les deux une forme de hiérarchie calquée sur le système de *do-ocracy* qui fonctionnait au sein de leur groupe de hackers : il n'y avait officiellement pas de leaders ni de contrôle ni de vote. Chacun faisait ce qui était en son pouvoir et n'essayait de convaincre les autres que s'il avait besoin de leur aide. Ce système préservait leur indépendance, leur liberté d'action, leur droit à déclarer que tout ce que faisait les autres était de la merde ou de la pure *faggotry*. Cependant, même en l'absence de tout organigramme, il se recréait des rapports de pouvoir basés sur les différences de compétences. Si vous aviez de la technique (*m4d skillz*), vous étiez au-dessus du lot puisque vous pouviez toujours agir seul.

Elias était doué, estimait L, supérieurement doué, et elle avait toujours pensé que ce qu'il savait faire au-dedans le protégeait aussi au-dehors – ou peut-être qu'elle ne pensait pas vraiment au dehors, pas assez, peut-être que sa tante Faiza avait raison et qu'elle avait *des trous au cerveau* qui l'empêchaient de concevoir la totalité de son monde ou de celui d'Elias. C'était admirable tout ce qu'il pouvait faire accomplir à une machine, se disait L avant de découvrir, le 4 décembre 2018, que la technique ne vous empêchait nullement d'être arrêté chez vous, aux premières heures du matin.

